

Naufrage

une nouvelle par Florent Boucharel

Les faits que je vais relater remontent à trente ans de cela. Si je me décide si tardivement à témoigner de ce qui m'est arrivé, c'est parce que j'ai longtemps été retenu par la certitude que personne ne me croirait et que l'on verrait au contraire dans mon récit pourtant véridique les affabulations d'un cerveau détraqué. Je prends sur moi de m'exposer dans mon vieil âge à ces commentaires insultants car il faut que le monde sache avant que je meure.

Tout commença au club à Hong-Kong. C'était un club d'Occidentaux, où l'on trouvait surtout des Anglais, mais aussi des Français, des Américains, des Allemands..., et la principale caractéristique pour laquelle ses membres semblaient l'apprécier particulièrement c'est que les autochtones n'y étaient pas autorisés.

Ce jour-là, une fin d'après-midi moite et lourde écrasait la cité fourmillante. Assis dans un rocking-chair, et rendu passablement torpide par l'humidité dont me soulageaient un peu les épaisses exhalaisons de mon cigare, je fixais apathiquement un aquarium bleuâtre dans lequel me semblait se dissoudre un gros poisson flasque aux yeux globuleux. Comme toujours, Harvey O. m'importuna de ses sottes réflexions :

« Je vous parie, me dit-il, que je suis allé dans bien plus de pays que vous. »

Et comme il répéta cette remarque après quelques instants de silence, je l'interrompis :

« Jamais vous ne cesserez donc de m'importuner dans mes méditations, Harvey.

– Quel rabat-joie vous faites ! Et que peut bien méditer un Français fumeur de cigares dans un rocking-chair, je vous prie ? »

Cet individu prétendument cultivé avait l'étonnante faculté de m'irriter immanquablement, chaque fois qu'il engageait la conversation. Aussi, espérant lui fermer son indésirable clapet, je désignai le poisson de l'aquarium et lui dis – maudit soit-il :

« Si vous me dites le nom de cette étrange créature, je prends le premier bateau au départ pour l'Australie. »

Quelle ne fut ma surprise lorsqu'il me récita, comme s'il venait d'apprendre sa leçon, que le poisson était un *Oceanopisces rex*, une espèce vivant dans l'océan Indien, ainsi que de multiples détails sur sa biologie, son anatomie et son mode de reproduction original. Je demandai au boy de m'apporter l'encyclopédie du club, où je trouvai confirmé tout ce que l'Anglais venait de me dire.

Le lendemain, je voguais sur la mer à bord d'un navire commercial à destination de l'Australie. Au cours de cette croisière, une terrible tempête s'abattit sur nous, et, parmi les vents hurlants, les flots déchaînés démantelèrent notre embarcation comme une construction d'enfant. Le choc cyclopéen me priva de conscience et je crus à cet instant que c'était pour mourir.

Mon esprit cartésien écarta cette hypothèse quand je ressentis, avec des martèlements lancinants derrière le front, un âcre goût salé dans la bouche, et me vis étendu sur du sable humide. En me redressant, tout endolori, je m'aperçus que j'étais échoué sur une plage, sous un ciel sans nuage. Une épaisse forêt bordait la plage.

Me mettant debout, je décidai dans un premier temps de marcher, avec mes faibles forces, le long de la plage, espérant trouver sur cette côte des signes de civilisation. Je trouvai bientôt étendu sur le sable Jean-René H., dont je ne souhaite pas dévoiler le nom mais qui sera reconnu par ses proches s'ils me lisent et recourent les différents éléments qui précèdent. Il était sur le même bateau. Ému à l'idée d'avoir un compagnon d'infortune, je lui secouai l'épaule pour le réveiller, puis, ceci ne donnant rien, je lui fis du bouche à bouche, mais dans mon espoir et mon émotion j'avais oublié de commencer par le commencement : voir s'il était toujours en vie. Mais son cœur ne battait plus.

Abattu, je poursuivis mon chemin. La nuit tomba pendant que je marchais encore, et comme c'était une nuit claire de pleine lune je continuai de marcher. Le jour se leva, je continuai, et ceci jusqu'à la nuit, où cette fois je dormis contre des troncs de bois pourris échoués sur le sable. Le lendemain, la faim me tenaillait mais je n'osais m'aventurer dans la forêt ; je me contentai de noix de coco tombées des arbres en bordure de plage, que je brisais les unes sur les autres pour en boire le lait et en manger la chair. Je me remis en marche ; la forêt ne cessait jamais, du côté gauche de la marche. Plus tard ce jour-là, je retrouvai le corps de Jean-René qu'à ma grande honte j'avais laissé sans sépulture (j'espérais trouver rapidement de l'aide et faire venir des gens pour rendre les derniers hommages à sa dépouille). J'étais donc sur un île entièrement occupée par la jungle, dont je venais de faire le tour.

Après avoir enterré Jean-René, ou plutôt, avec les moyens dont je disposais, après l'avoir recouvert d'un mélange de sable et de terre à peu près au niveau du sol, je me résolus à pénétrer dans la jungle. Il me fallait trouver du bois pour faire un feu et réaliser des pièges et autres instruments de chasse pour les petits animaux que je m'attendais à trouver sur cette île de taille modeste, en espérant que n'y vivaient point des bêtes plus dangereuses ou des primitifs hostiles, voire cannibales.

La forêt était dense et suffocante. De nombreuses flaques à l'aspect perfide de sables mouvants en trouaient la surface et la luxuriance des arbres difformes ne laissait filtrer qu'une faible lumière. Une découverte impromptue m'épouvanta. Au milieu de cendres noires et froides gisaient des ossements calcinés. Le lieu était donc habité. Par qui ? Des cannibales sanguinaires ?

C'est alors que je vis des hommes sortir des fourrés. Ils étaient trapus et mal proportionnés, couverts d'une boue violâtre et coagulée, armés de pieux. Je n'ai aucun souvenir de leurs traits faciaux, couverts par la même croûte de boue que le reste de leur corps simien, mais je n'oublierai jamais la férocité inhumaine de leur regard. Ils m'encerclèrent. L'un d'eux proféra des paroles si étrangères à toute langue connue de moi que je crus entendre un animal tenter d'imiter un être humain. Deux d'entre eux me saisirent, enfonçant de véritables griffes dans les muscles de mes bras, et je fus conduit à une hutte informe élevée avec de la boue et parsemée d'ossements, dont le sol avait été creusé dans la terre.

Dans l'étroite clairière où la hutte était bâtie, se dressait une grossière idole représentant ce qui me parut être un poisson qui aurait deux jambes et se tiendrait debout. Un homme se

traîna hors de la hutte, encore plus immonde que les autres car son corps et son visage étaient rongés par une lèpre pernicieuse. Certains ornements d'os et d'écailles le parant de manière monstrueuse semblaient cependant indiquer un statut élevé, comme celui de chef ou de sorcier. Pendant que j'étais maintenu au sol à genoux, il pratiqua sur ma personne une sorte d'incantation démente avec force raclements de gorge hideux et me cracha dessus à plusieurs reprises le contenu liquide pestilentiel d'une calebasse.

Puis ils me reconduisirent sur la plage où je fus attaché à un arbre en bordure de la forêt, face à la mer. Quand ils eurent fini, ils se retirèrent, tout en restant à peu de distance cachés dans la forêt, car je les entendais parfois marmotter entre eux, et surtout lancer par intervalles des appels caverneux à l'aide d'une conque marine, ce qui ne laissait augurer rien de bon.

À l'horizon le soleil déclinait. Quand la nuit fut tombée, la lune argentait la mer, dont la houle clapotait sur le sable paisiblement, contrastant avec l'angoisse qui m'oppressait le cœur. Alors les indigènes cachés dans la forêt derrière moi firent retentir dans la nuit des percussions sinistres. Dans les abîmes béants de ma pensée surexcitée, les images les plus folles se succédaient à un rythme de tachistoscope.

Au comble du déchaînement des percussions primitives, je vis droit devant, à peu de distance, les eaux argentées bouillonner, puis en surgir une chose innommable. La créature qui s'était dressée dans l'écume, sous les rayons blafards de la lune, avait vaguement forme humaine, mais à mesure qu'elle approchait – car telle était son intention – je distinguais de plus en plus nettement les caractères mêlés du poisson, de l'anguille et du crapaud. La chose était couverte d'écailles ruisselantes animées d'un mouvement presque autonome par rapport aux membres qu'elles couvraient, et la gueule du monstre était garnie de crocs innombrables.

La créature tituba sur la plage d'une démarche maladroite et lourde. Au moment où elle posa ses membres sur moi pour m'entraîner avec elle, un des indigènes trancha les liens qui me retenaient ; je cherchai à fuir mais l'étreinte du monstre était déjà bien ferme, et je ne pus que le suivre à sa traîne vers la mer, tandis que les percussions continuaient de célébrer le sacrifice. Je poussais des hurlements désespérés, me débattant en vain, mais fus bientôt complètement immergé dans les ténèbres engloutissantes des flots. J'étais entraîné vers le large et vers le fond, vers une mort certaine, par la vitesse prodigieuse du monstre. Malgré l'énergie du désespoir, je sentis mes forces m'abandonner, l'engourdissement envahir mes membres. J'étais plongé dans le noir liquide et perdais à grande vitesse mon dernier oxygène.

Bien que je sois vivant pour écrire ces lignes, je sais que je n'aurais jamais dû survivre, après avoir passé les portes de la mort dans cet abysse ténébreux. Ce qui se produisit pour mon salut me dépasse complètement. Alors que le monstre continuait de m'entraîner vers le fond, et que je n'étais plus qu'à moitié conscient, les eaux se mirent à tourbillonner autour de moi ; mon prédateur faisait de grands gestes pour lutter contre quelque chose, sans doute un animal marin, comme un requin, ce qui le contraignit finalement à me lâcher. Cette surprise inespérée me tira immédiatement de ma torpeur d'agonie et je mobilisai mes dernières forces, le dernier souffle d'air fugitif restant dans mes poumons, pour regagner la surface, ou la direction que je croyais instinctivement être celle de la surface, loin de ces fonds noirs et traîtres.

Je repris connaissance dans la cabine d'un navire qui m'avait trouvé flottant sur le dos et délirant. J'avais survécu. À ce jour, le sang continue de se glacer dans mes veines quand je revois, éclairé par une lune blafarde, la créature monstrueuse émerger des ondes. Cette île

maudite me paraît, au terme de mes conjectures, servir de temple d'abomination à quelque peuple primitif ou dégénéré des mers du Sud qui y envoie vivre ses prêtres, où ceux-ci vénèrent et servent l'effigie du monstre auquel ils sacrifient. Ayant mis la main sur moi, ils convoquèrent aussitôt leur divinité pour une offrande vivante qu'elle s'apprêtait à conduire dans son antre solitaire ou – ce qu'à Dieu ne plaise – parmi les autres spécimens d'une race inconnue des hommes.